Georges Kleiber, *La sémantique du prototype.
Catégories et sens lexical*

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3179>

DOI : 10.4000/praxematique.3179

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 170-173

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Georges Kleiber, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 14, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3179>

Georges KLEIBER

LA SEMANTIQUE DU PROTOTYPE. CATEGORIES ET SENS LEXICAL, 1990,
Presses Universitaires de France, 199 p.

Un article de Georges Kleiber, paru dans le n° 38 de DRLAV, avait déjà proposé en 1988 une remarquable synthèse des travaux que les psychologues et les sémanticiens américains ont conduit depuis plus d'une quinzaine d'années autour du concept de prototype ou de notions proches. L'ouvrage qui paraît aux PUF reprend la trame de cette présentation en l'enrichissant d'un appareil analytique et de réflexions critiques. A l'intérêt de la découverte d'un vaste champ d'étude jusqu'à présent largement méconnu en France, s'ajoute celui d'un exposé d'une grande rigueur méthodique et d'une minutie scrupuleuse. Nous disposons ainsi d'un panorama fermement établi sur lequel nous pouvons prendre appui pour de nouvelles prospections et pour l'examen de quelques interrogations essentielles pointées par l'auteur.

Après un rappel des principes à partir desquels la sémantique structurale s'est construite, G. Kleiber repère les limites rencontrées, celles que la sémantique du prototype s'applique justement à dépasser. L'auteur distingue dans cette dernière « une version standard » et une « version étendue ». Cette présentation a l'avantage de souligner le flou définitionnel que recouvrent les flottements terminologiques (prototype / stéréotype / air de famille / ressemblance de famille) ; elle met aussi en relief des divergences entre les chercheurs ou des différences dans les étapes d'une même recherche. Cette catégorisation selon deux « versions » est une mise en ordre d'un domaine où prévalent encore beaucoup de confusions. Sa commodité est certaine. Nous ne croyons pourtant pas qu'il faille marquer une aussi forte césure entre les deux versions reconnues. Il s'agit plutôt d'une évolution repérable en des stades intermédiaires de ces deux formes de conceptualisation (nous argumenterons ailleurs pour la défense de ce point de vue). Mais ce qui importe c'est que

cette évolution, conduisant de la version initiale aux propositions actuelles, opère un important changement de problématique. Pour le dire en termes généraux, elle déplace la réflexion du champ de la logique classique vers celui d'une « logique naturelle » sans trop bien savoir encore ce que l'on désigne ainsi. On passe alors de l'implication à l'inférence, bien moins aisément formalisable. Mouvement qui a pour conséquence d'accroître de façon dommageable l'imprécision et d'intégrer à l'analyse linguistique des éléments qu'elle avait pour principe de tenir à distance. Mais c'est précisément dans cet élargissement à l'extralinguistique que la force d'attraction des sciences cognitives sur les sciences du langage trouve sa raison. Cela ne saurait déranger la praxématique d'emblée définie comme une tentative de prendre en compte référence et praxis dans l'analyse du sens. Ce qui nous renvoie aux questions fondamentales de toute sémantique lexicale : Comment une dénomination opère-t-elle pour découper une entité dans le réel ? Quels sont les éléments ainsi réunis ? Quelle est la nature de leurs relations ?

Nous retrouvons les interrogations premières sur les rapports du langage au réel. La réponse d'Aristote avait jusqu'à aujourd'hui prévalu : l'appartenance d'une occurrence du réel à une catégorie se décide sur la base de propriétés communes. En conséquence de quoi la définition caractéristique se fait par genre prochain et différence spécifique. Ce que l'analyse componentielle reconduit en appliquant aux traits sémantiques la problématique des conditions nécessaires et suffisantes (CNS). G. Kleiber fait sur ce point justice de la pertinence censée strictement linguistique de tels traits et de leur distinction des « traits encyclopédiques ». « Le caractère distinctif des sèmes n'est rien d'autre que la manifestation de leur caractère de critère nécessaire d'applicabilité référentielle » (p. 25). Le report au réel se manifeste donc au cœur même de la langue. L'auteur recense minutieusement les défaillances de cette sémantique classique : pour les adjectifs de couleur on ne peut reprérer d'autre CN que « couleur ». Dans les cas favorables des difficultés demeurent ; les sémanticiens anglo-saxons se sont longuement interrogés pour savoir si le pape et les couples homosexuels pouvaient être classés parmi les « célibataires ». La rigidité du modèle des CNS ne rend pas compte du caractère approximatif de l'applicabilité référentielle ; ce que les langues

naturelles rendent explicite en parlant « d'une sorte de... » Enfin, les CNS établissent des catégories homogènes démenties par l'usage, et le principe du plus grand dénominateur commun pour les traits sémantiques conduit à une restriction minimaliste de ces traits, à laquelle échappent de nombreux composants de sens. Le réquisitoire, sévère, ne fait cependant pas table rase car la notion capitale de *trait* demeure.

La version standard du prototype ne nous est pas présentée comme celle - selon une formule ironique de C. Hagège - d'un « nouveau talisman » appelé à remédier à toutes les tares de l'approche classique. Bien que le recensement des bénéfices de cette nouvelle démarche en montre sans ambage l'opérativité, G. Kleiber relève avec une égale rigueur ses défaillances. D'une part, en établissant la permanence d'un repère central, le prototype substitue au discontinu des catégories antérieures une gradience permettant une catégorisation non-rigide, non-homogène, hiérarchisée, qui intègre des propriétés sémantiquement pertinentes, mais n'ayant pas un caractère de nécessité. De la sorte, les exceptions qui autrefois mettaient à mal le système des CNS, deviennent de simples cas de moins grande typicalité, ou a-typiques. Mais d'autre part, la sémantique du prototype s'avère d'application malaisée aux catégories grammaticales. Elle présente moins de pertinence pour les termes superordonnés (il est plus facile de repérer le prototype de *chat* que celui d'*animal*) et se trouve en difficulté dès que l'unité du mot est dépassée (un éventuel prototype de *chien jaune* ne se résout pas dans une addition des prototypes de *chien* et de *jaune*). De façon plus décisive, G. Kleiber montre que faute d'avoir su trancher le problème de l'appartenance à une catégorie, la sémantique du prototype « se prive du principe théorique justificateur de l'existence même des catégories » (p. 139). Le prototype, on le voit, ne nous est pas présenté comme une panacée.

A cette analyse critique nous ajouterons une remarque qui nous semble pouvoir expliquer la raison déterminante des embarras de la version standard. C'est parce qu'elle nous est venue d'un autre horizon, parce qu'elle échappait aux contraintes des principes structuralistes, que la théorie du prototype peut renouveler la sémantique lexicale. Ayant eu

l'efficience de se construire à partir de la parole des gens, du sens que les locuteurs assignent aux mots qu'ils emploient, la sémantique du prototype se trouve fermement ancrée au réel et nous conduit à nous interroger sur le savoir inscrit dans les mots. Nous souscrivons entièrement à une observation conclusive de l'auteur notant : « La leçon que doit retenir toute théorie sémantique de la notion de prototype, c'est la nécessité de rendre compte des manifestations cognitives du prototype, plus spécialement de ses manifestations « linguistiques », dans la compréhension des textes, l'utilisation des termes, etc. » (p. 189). Mais ce projet nous paraît impliquer un impératif supplémentaire ; car la prise en compte du réel dans la version standard n'a pas été jusqu'à intégrer ce par quoi, dans son fonctionnement propre, le langage réalise cette prise en compte du réel : la praxis. Or c'est ce à quoi s'efforce de diverses façons la version dite étendue du prototype. La recherche des *motivations* des catégories et le *réalisme expérientiel* auquel on est ainsi conduit nous semblent dans le prolongement normal des prémisses déjà posées dans la version initiale. Et s'il y a césure, bien tranchée, c'est avec le principe de l'arbitraire linguistique.

Comment exprimer plus clairement notre intérêt personnel pour cet exposé de la sémantique du prototype et son évaluation critique qu'en disant notre intention d'en réexaminer de façon plus précise quelques données ? Nous dirons également notre conviction que cette première présentation s'impose déjà - jouons d'un stéréotype - comme une référence incontournable.

Paul SIBLOT